

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

X

LE ROI NASONE.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps, Championnet prenait Naples, et, un beau matin le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus. C'était la république Parthénopéenne.

Sa colère fut grande; il ne comprenait pas que ses sujets, abandonnés par lui, ne lui pussent pas garder plus exactement leur ser-

Charles III était né à Palerme, le roi des Deux-Siciles n'en avait plus qu'une Noblesse et bourgeoisie avaient embrasé avec ardeur la cause de la Révolution, il ne restait plus au roi Nasone que ses bons lazaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit voter d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il venait jamais dans sa bonne ville de Naples, et à chasser.

vrai que, comme nous dit le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quelqu'il ne chassait jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entrerait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Ficazza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappé au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et, se retournant vers sa suite:

— C'est il porco che a fatto un tal colpo? s'écria-t-il.

Ce qui voulait dire en toutes lettres: " Quel est le porc qui a fait un pareille coup? "

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela?

— Non, dit le roi; mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilège d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle, avec les favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le prince Peppino Raffa, qui avait tout perdu en service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'impudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et, le saisissant à pleines mains par la barbe:

— Ah! brigand! ah! jacobin! ah! méprisneur! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Raffa, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche, et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi; c'était le président Cardillo, qui n'ayant pas un seul cheveu sur la tête, et pas un seul poil au menton, était entré, tout d'abord, dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les gens de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie de reversi.

Alors, c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre que le roi, le président achait la bride à sa colère, fou droyait son partner de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais, lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons; mais, tout à coup, le roi, qui

ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question; alors, le président souriait agréablement, reposait sur la table la chose quelconque qu'il tenait à la main, et se contentait d'arracher les boutons de son habit, que l'on retrouvait le lendemain semés sur le paquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait fait négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il aurait pu se désoler lui était resté.

— Ah! mon Dieu! que je suis bête! s'écria le prince, j'aurais pu donner mon as, et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien, je suis plus bête encore que Votre Majesté, s'écria le président; car j'aurais pu donner le quinola, et il m'est resté dans les mains.

Le prince, au lieu de se fâcher, éclata de rire, la réponse lui rappelant probablement la franchise de ses bons lazaroni.

Il faut tout dire aussi: le président Cardillo était, comme Nemrod, un grand chasseur devant Dieu, et avait de magnifiques chasses, des chasses royales, auxquelles il invitait son roi, et auxquelles son roi lui faisait l'honneur. C'était dans son magnifique hôtel de ville que ce passait la chose; et comme, au milieu de la propriété, s'élevait un château digne de Sa Majesté d'ignait, la veille des chasses, arriver, souper et coucher dans ce château, où elle demeurait quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir, on y arriva, comme d'habitude, avec l'intention de chasser le lendemain. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. Aussi, après s'être tourné toute la nuit dans son lit, se leva-t-il au point du jour, et, allumant son bougeoir, se dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suzerain. La clef était à la porte; Ferdinand eut envie de voir quelle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clef et entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque, et en chemise, était assis au milieu de sa chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, surpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans bouger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez, pour bien voir la figure qu'il faisait; puis il commença à faire le tour de la statue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis que la tête seule du président, mobile comme celle d'un magot de la Chine, l'ac-

compagnait par un mouvement de rotation centrale égal au mouvement circulaire. Enfin les deux astres qui accomplissaient leur périple se trouvèrent en face l'un de l'autre. Et, comme le roi continuait de garder le silence:

— Sire, dit le président avec plus grand sang froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de la physique, faut-il que je me lève, ou faut-il que je reste?

— Reste; reste, dit le roi, mais nous fais pas attendre; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre avec gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo en allant ainsi chasser chez lui, revilla l'ambition des courtisans; il n'eût pas jusqu'aux moines de premiers convents de l'île qui ne peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fussent invités le roi à venir dîner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les Ames en distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se gardât bien de se fier de pareilles invitations. Le roi était quelque peu vaillant; il oublia presque sa colère de San-Leucio. Cette colonie de San-Leucio était cependant un endroit de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et bien au roi; les terres seulement appartenaient à l'abbé, ce qui n'empêchait pas le roi d'en avoir sa part. Sa leçon était moins le turban et le bonnet, devant le sérail du sultan Nasone. Comme le schah de Persie aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances, de quatre-vingt naissances dans le même mois.

Aussi, la population de San-Leucio a-t-elle encore, aujourd'hui, des privilèges que n'a sûrement le village du royaume des Deux-Siciles habitant; ne paient pas de contributions et échappent à la loi du recrutement. En outre, chacun, quel que soit son âge ou son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement, les plus âgés appellent mon neveu, et les autres mon cousin.

Le roi Nasone en Sicile, chassant toujours soit dans ses forêts à balles franches du président, soit dans ses parcs des abbesses, faisait sa partie d'homme ou de reversi, et ne regardait le monde que son château dimonte, où il y avait une figure; son lac de Fus-